

LETTRES
ARTS
VIE ARTISTIQUE

LYON S'AMUSE

THÉÂTRE
SPORT
VIE MONDAINE

Paul de CHANDIEU
RÉDACTEUR EN CHEF

Journal Littéraire, Politique, Mondain, Satirique et Théâtral

Georges AUBERT
DIRECTEUR

PARAISANT TOUS LES JEUDIS

Suis le lion qui ne mord point
Si non que l'ennemi me point

LETTRES ET CORRESPONDANCE

Boîte: rue d'Amboise, 2
LYON

ABONNEMENTS

Lyon (un an)..... 10 fr. | Départements (un an)..... 12 fr.
On reçoit les abonnements de Trois et Six mois
VENTE EN GROS: Chez M. ÉVRARD, rue des Archers, 17.

ANNONCES ET RÉCLAMES

Agence FOURNIER, rue Confort, 14
LYON

LES GRANDS CAFÉS DE LYON

LES FILLES DE BRASSERIE — LA FEMME RECLAME

LIRE PLUS LOIN

L'AFFAIRE DE LA RUE DUBOIS

LES

Filles de Brasserie

De temps à autre, comme la floraison des pommiers ou la chute des feuilles, on entend de pseudo-moralistes élever la voix contre les filles de brasserie et demander inutiles d'insister, la chose est jugée depuis longtemps et nous ne saurions mieux faire que de citer cet article du journal le Voltaire :

GRETCHEN EN BRASSERIE

Après les bières allemandes, voici, paraît-il, l'invasion des brasseries par les Gretchens germaniques. C'est dans certains journaux un lamentable cri de désolation. Quelques-uns d'entre eux, emportés par un sentiment moral, évidemment très généreux, vont jusqu'à demander la fermeture de ces établissements où de jeunes personnes — entre les dix huit et cinquante ans — versent des consommations à des étudiants en herbe ou des calicots en rupture de rayon qui s'imaginent ainsi, les pauvres, mener la vie à grands guides, la vie joyeuse, faire enfin la fête!

Nous reconnaissons volontiers que, s'il est vrai que les Gretchens du bock empiètent les brasseries au détriment de nos compatriotes travaillant dans la même partie, le sentiment généreux qui pousse les moralistes à demander à la police « d'ouvrir l'œil » a sa raison d'être. Avant d'ouvrir nos portes à la galanterie allemande, ne laisser pas au moins mourir la nôtre. C'est un patriotisme tout spécial et qui n'a rien à voir avec ce sentiment tel que nous le comprenons en général; mais chacun envisage les choses à sa façon.

Où les moralistes ont tort, c'est, croyons-nous, quand ils réclament la fermeture des brasseries. Ces réclamations reviennent d'ailleurs périodiquement et ne sont suivies, comme on le voit, d'aucun effet. La police dodoline de la tête, répond : « Oui, oui, on verra. » Puis, les gosières des moralistes s'enrouent, se fatiguent. Surviennent d'autres sujets d'inquiétude autrement graves, et le charivari d'un instant s'oublie...

Si nous ne sommes pas en proie à la disparition des patrons de brasseries, ce n'est pas, qu'on le croie bien, parce que nous trouvons ces personnages le moins du monde intéressants.

A beau coup d'entre eux, la triomphale casquette de soie sied à merveille. Mais il faudrait enfin admettre que le gouvernement a d'autres devoirs que d'être constamment sur la brèche en défenseur de la morale publique, le binocle sur le nez et coiffé d'un tricorne de gendarme. Il faudrait se convaincre enfin que nous sommes dans une époque de liberté où chacun — à moins qu'il n'offusque carrément son voisin et le gêne — a le droit d'agir. Le gouvernement ne peut pourtant pas mettre aux trousses de chaque jeune homme un gardien de la paix chargé de le surveiller et de lui dire, quand il s'arrêtera devant une maison d'apparence louche : « Tu n'entreras pas là! »

Il n'est pas besoin que la police intervienne pour faire disparaître les brasseries. Au train dont elles vont, il y a une chose qui les tuera bien plus vite qu'on ne le croit et que ne pourraient faire les arrêtés de M. Gragne. C'est l'ennui qu'elles procurent.

Au début, quand elles furent créées, elles étaient en petit nombre. Les étudiants d'alors — « tout nouveau, tout beau » — s'y précipitaient. Aujourd'hui, avec la concurrence énorme qui s'est faite dans ce genre de travail comme partout ailleurs, les brasseries pullulent, rive gauche et rive droite.

Mais il est juste de dire qu'elles ne font plus d'affaires. Au quartier, les étudiants les désertent.

Certains potaches, les jours de sortie, s'y rendent encore. Cela rentre pour quelques-uns dans leurs façons d'étonner les amis.

— J'ai fumé, mon « ieux », hier deux paquets

de cigarettes, et j'ai payé une bavaroise à Margot, tu sais, la grande rousse du Léopard-qui-Tette. Joie prodigieuse, rengorgement énorme. Le jeune lycéen voit chez ses amis des signes manifestes d'admiration. Une bavaroise à la grande Margot!

Seulement, et j'ai été pris quelquefois aux bavaroises et à la tignasse de Margot, — après avoir convenablement baillé devant les deux, il reconnaît que « décidément cela le rase », et il revient à ses premières amours, au Vachette et aux cafés du boulevard.

C'est un dégoût à peu près général et très profond chez les étudiants vis-à-vis des brasseries. Ils reconnaissent, comme tous ceux qui ont passé par là, que les serveuses de bocks ne sont agréables que du dehors, vues à travers les vitres. Et cela est si vrai que, pour une brasserie qui s'ouvre, bon nombre se feraient.

Ces établissements disparaîtront, nous en sommes certains, dans un avenir peu lointain; car il y a cette loi fatale qu'un jeune homme étant près d'une femme, si celle-ci ne l'intéresse pas, il ne retournera jamais la servir.

C'est le cas des serveuses de brasseries, et c'est pourquoi elles passeront...

Aussi, les Gretchens d'Allemagne qui reviennent de faire fortune à Paris dans ce genre de commerce auraient-elles vraiment tort de se dérangier. Elles auront des traits de voyage utiles. Si maintenant on veut hâter la disparition des brasseries, après tout, qu'on les laisse venir! Quand ce sont des Françaises qui servent, les consommateurs n'abandonnent pas déjà. Le jour où ce seront des Allemandes qui les remplaceront, personne ne viendra plus du tout.

L'ennui et le dégoût ont toujours fait plus pour la morale que tous les arrêtés des préfets de police.

Auguste GERMAIN.

Paulus-Scandale

Il y a longtemps que l'inimitable Paulus cherchait la petite leçon que lui a donné, jeudi dernier, le bon public lyonnais. Lors de son passage à Lyon, il y a quelques mois (Tournée-Paulus), nous avions été les seuls à signaler, tout en le regrettant pour la direction du Casino, l'oubli de Paulus, mais cette fois la besogne est bien faite!

L'acerbité du fruit que les journaux de Lyon lui ont servi en guise de dessert au dîner qu'il a fait à une heure du matin au Casino, en attendant le départ final des admirateurs « pas si hostiles qu'on veut bien le dire » qui guettaient sa sortie, reviendra parfois au palais enchanté de Paulus. Alors Paulus, *comic for ever*, regrettera les rappels et ne songera plus à dire : — Je veux bien encore vous chanter quelque chose, mais faut pas qu'on y revienne!...

Non! On n'y reviendra pas à Lyon, sûrement!

Les Lyonnais sont mauvais gobeurs.

A ce propos, il nous revient un souvenir que beaucoup de nos compatriotes ont sans doute présent à la mémoire et que nous tenons à citer, toute proportion gardée entre les personnages :

C'était à l'ancien Alcazar, Christine Nilsson chantait dans un concert à 5,000 fr. le cachet.

La grande cantatrice parut, des bravos formidables éclatèrent. Les Lyonnais, un des premiers rangés des fauteuils, reconnut, au premier rang, que la Nilsson, ne de ses amis qu'elle se permit de saluer de la main. Le public vit le geste et les sifflets firent immédiatement place aux bravos!

À cette époque on était plus prompt qu'aujourd'hui, il nous semble?

C'est pourquoi nous étions étonnés de

n'avoir point encore vu le public remiser le faecre de Paulus.

Comme au corbeau de la fable la leçon semble lui valoir un fromage à en juger par la lettre suivante, aussi fausse que plate, que Paulus a adressée au *Figaro*, qui ne s'est pas gêné, parfois, pour causer à Paulus.

Paris, 27 novembre 1886.

Monsieur Prével,
C'est Paulus-Scandale que je m'appellerai désormais.

A Lyon, j'ai eu tort. Au dernier numéro de ma représentation d'adieux (3,000 spectateurs), j'ai eu la malencontreuse idée de prier les artistes du Casino de chanter avec moi le refrain de la chanson : *En revenant de la Revue*.

Un de ces artistes a jugé à propos de s'habiller d'une façon si grotesque que j'ai craint une bien autre manifestation, au passage du refrain : *Voilà complément l'armée française*.

En scène, surpris que j'étais de son extravagant costume, je le priai discrètement de se retirer, et l'incident était conjuré. Ce qu'il fit, du reste.

Le public, dès sa disparition, m'a donné tort. Il est le grand Maître. Il a eu raison. Je me suis incliné en me retirant.

Tous les soirs de mes représentations au Casino comme au Grand-Théâtre, un public nombreux attend et veut voir les artistes. Ce soir-là, je conviens qu'il était plus nombreux, mais pas si hostile qu'on veut bien le dire.

Après avoir soupé avec mon directeur, à 1 heure du matin, je sortais — il n'y avait plus personne — et je rentrais à l'hôtel Collet bien tranquillement.

Voilà toute la vérité.
Je compte sur votre amabilité pour l'insertion de ma lettre.

Avec mes respects, recevez mes salutations amicales.

PAULUS.

Le bon public a jugé l'auteur, il jugera la lettre!

L. Sombard.

MARIE HEILBRON

De l'Événement!

Après une série de référés nécessités par la situation étrangement compliquée dans laquelle se trouvait Marie Heilbron vis-à-vis de son mari, le vicomte de la Panouse, l'inventaire commencé à son décès vient seulement d'être terminé.

Le président du tribunal a donc autorisé la vente du splendide mobilier de l'hôtel de l'avenue de l'Alma, dont le produit servira d'abord à payer les droits de succession et les dépenses les plus urgentes. Mais la même décision du tribunal a ordonné que les valeurs composant la succession, et qui s'élevaient à DEUX MILLIONS, ne sortiraient pas des caisses de l'agent de change chez qui elles sont déposées sous sa responsabilité, jusqu'à ce qu'il ait été statué en justice sur la demande du vicomte de la Panouse, qui les réclame, se faisant fort de prouver qu'elles lui appartiennent intégralement.

Tous nos vœux donc pour le vicomte soucieux de réparer de cette façon les ruines amassées derrière lui. Il n'est pas besoin de rappeler qu'avant la mort de sa femme à son retour du Cap, il y a un an environ, alors qu'il vivait à Londres absolument dénué de ressources, son premier soin fut de désavouer par acte authentique, enregistré, tout ce qui avait été fait en son absence, contrairement à ses instructions, entendant ainsi, sous le régime de la nouvelle loi qui ne permet plus d'invoquer l'exception de jeu, reconnaître publiquement sa dette et renonçant au bénéfice des jugements obtenus en sa faveur contre sa volonté. En tous cas, il pourra bientôt, à l'hôtel des Ventes, se disputer les splendeurs de Manon.

LES GRANDS CAFÉS DE LYON

Le Café MOREL

Les brasseries à femmes se meurent! La pioche de la morale n'a rien eu à faire dans cette besogne funèbre, elles sont tombées seules, tuées par l'enqui. Bossuet a toujours raison, le temps est un grand maître. Le temps est plus fort que Ducrot, que Perraudin, que Combet, que tant d'autres, en comptant l'honorable docteur Diday lui-même qui avait trouvé le remède contre le mal de la fille de brasserie : le fauteuil. Eh oui! Le temps a fait taire les clameurs déchaînées. Papat est mort depuis des années, Martineau s'arrache les quelques cheveux qui lui restent, Descottes cherche un moyen, car les brasseries s'en vont. Où sont les beaux jours de l'Est. des Jacobins, de l'Époque, de la Nuée-Bleue et de tant d'autres? Les clients s'en vont. Où vont-ils? Où vont les jeunes qui autrefois se pressaient autour de Margot, de Titine, de Jenny, qui usaient leurs manches sur les tables de marbre des brasseries, oubliant le marbre de l'amphithéâtre.

C'était une époque terrible. L'étudiant ne travaillait plus, l'employé oubliait l'heure du bureau, les maris eux-mêmes — ô surprise inaccoutumée — quittaient leur femme! Enfin les autorités s'émurent, on avisa à des moyens pour conjurer le mal à Paris comme à Lyon. La brasserie corrompait la jeunesse française! Tas de farceurs va! Non la brasserie n'est pas un lupanar! Et ce n'est point là que les historiens de l'avenir devront chercher les causes de la décomposition sociale, si toutefois elle se produit.

Mais, trêve de considérants. Réjouis-toi donc, bon père de famille, ton fils te sera rendu, il ne fera plus de dettes pour Titine et pour Zoé, il n'emploiera plus la sainte galette de l'inscription à leur payer des bocks, des laits chauds et des pipermints.

Réjouis-toi te dis-je Doche et Vallin sont venus! Ils ont restauré le café Morel! Depuis ce jour la morale est sauvée, la petite brasserie à femmes agonise. La renaissance est aux grands cafés! Démanges-toi donc, mon bon ami Joseph Prud'homme, viens donner une poignée à Doche et dis-là ta chère moitié qu'elle doit passer ses doigts dans la barbe blonde et soyeuse de Vallin en signe de reconnaissance puisqu'ils ont sauvé ton fils et la morale. Leur établissement est sérieux!

Je n'ai pas à vous dire où est situé le café Morel, vous le connaissez tous. Sachez seulement que l'on dit toujours Morel, malgré la résonnance euphonique de ces noms : Doche et Vallin.

Or, vous le savez, c'est à l'extrémité de la rue de l'Hôtel-de-Ville qu'il étale ses vastes flancs, pendant que sa tête orgueilleuse s'avance jusque sur la place Bellecour.

En été, n'entrez pas, arrêtez vous au dehors, des tables nombreuses sont entourées de sièges qui vous tendent les bras. Assistant au va et vient de la foule, vous aurez dans des prix courants la liberté de vous rafraîchir. Mais oublions l'été, aujourd'hui il fait froid, l'âtre et ennuyeux brouillard d'hiver nous glace les épaules, vite entrons. Il y a trois portes, choisissez. Par ces trois issues qui sont le point d'arrivée de toutes les directions, les consommateurs entrent par là, nombreux comme tombent les flocons de neige en hiver.

Vous trouverez sans doute que la comparaison est trop forte : sainte Thérèse a bien fait la même en parlant des damnés qui arrivaient aux enfers!... Comme on lui faisait remarquer qu'il en devait entrer joliment s'ils y tombaient nombreux comme les flocons de neige, la bigne sainte répondit : « Le trou n'est pas très large. »

Allons! sainte Thérèse n'a rien à faire ici, il y a longtemps qu'elle a perdu le goût des consommations. Je vous ai dit : entrons, eh bien, entrons par la porte qu'il vous plaira!

Une grande salle rectangulaire, séparée en tête par un portique aux colonnes recouvertes de places, des tables de marbre en grand nombre : combien? Je ne les ai pas comptées; cinq candélabres et douze becs éclairent l'établissement, en supposant bien entendu que nous y soyons recouverts d'une toile cirée rouge imitant le cuir. En face, au comptoir de marbre, siègent des dames fort gracieuses : c'est la caisse.

Il fait chaud, il fait bon!
Garçon, deux bocks sans faux-cols!
— Voilà, monsieur.

Cependant, les garçons ne font pas trop de bruit, et le « voilà! voilà! » n'est pas un hurlement sinistre : les garçons de Morel sont corrects.

La bière est bonne : 0^{fr}.25 le bock; même prix pour le vermouth. J'ignore le prix des autres consommations, ne sortant jamais du bock et du vermouth.

Il fait chaud, il fait bon, la salle est comble, plus de place, les nouveaux arrivants cherchent un coin.

Au bout, ce sont des jeunes qui cartonnent, qui manillent ou jouent aux dominos; ces messieurs sont, dans la basoche, premiers clercs d'avoués ou de notaires, ils sont commis de magasins de soieries : les jeunes C***, P***, etc., etc....

De temps à autre un minois étincelant vient égarer la société.

Quelques avocats : R... qui boite en marchant et boit en causant avec des collègues, des étudiants, des médecins, des avocats, des négociants, des journalistes, des courtiers, des officiers, des rentiers. Que de noms l'on pourrait mettre sur ces figures connues, dont quelques-unes sont célèbres. Le directeur d'un grand journal du matin, la tête dans la main ou l'œil au plafond, cherche une combinaison, rêve une nouveauté industrielle, un progrès quelconque à faire pour son journal. En face, son vendeur, la figure épanouie, le rire large, gaulois, la pipe d'écume à la bouche; les bocks s'en vont, la pile de soucoupes monte très haut parfois. Le caissier de la maison arrive, le ruban rouge à la boutonnière, grave, silencieux, raide comme il convient à un caissier.

Un jeune s'engage; les journalistes viennent, alors ce sont les bocks qui rappellent. Ça et là des amis à la même table causent ou jouent. Quelques jolis brins de femmes se rencontrent parfois chez Morel. Jadis elles n'y entraient point. Aujourd'hui on y ouvre facilement la porte sur les devant d'une demi-mondaine, mais elles préfèrent l'établissement en été.

C'est le café des décorés, nulle part on les trouve si nombreux, tous officiers en retraite, les uns chevaliers, les autres officiers de la légion d'honneur. Le jaquet est

leur jeu favori, entre temps, ils se racontent leurs campagnes. Tous ont vu le feu et sont de vieux routiers; quelques-uns même comme le rat du bon Horace ont perdu leur queue à la bataille.

A côté de ces braves sont d'autres chevaliers; ceux-là, tarés et véreux, n'ont pu faire leurs affaires, ils veulent faire celles des autres. Ils cherchent et combinent des moyens pour gruger leurs semblables et les emmancher dans des affaires malpropres.

Il est dix heures du soir, le mouvement est fiévreux, les conversations sont bruyantes et les parties animées, sur les tapis verts les cartes sont éparpillées. A droite et gauche des consommateurs, des flacons pèle-mêle : liqueurs vertes, rouges, jaunes, noires, des bouts de cigare trament sur les tables. Des types lisent : le Figaro, Gil Blas, Progrès, Courrier de Lyon, Salut Public, les Illustrations, Journal Amusant, Univers illustré.

Les uns viennent le plus souvent au café pour jouer, d'autres pour lire. C'est un reproche à faire à Morel, les journaux manquent, c'est le diable pour en avoir un : en mains, en mains, répond le garçon.

Il fait chaud, il fait bon, le va et vient continue, on entre, on sort.

Il est une heure du matin; Doche est parti. Vallin a repris son calme de philosophe grec, la journée a été bonne et fructueuse, les consommateurs s'en vont. Bientôt après, les volets posés, la caisse et l'époussetage terminés, les becs de gaz s'éteignent. Tout le monde est parti.

GERFAUT.

LA FEMME RECLAME

Depuis quelque temps les agents de publicité cherchent des moyens neufs pour lancer les produits qui leur sont confiés. On sait que les journaux sont un puissant moyen. Mais depuis longtemps il ne suffit plus. Après les hommes affiches, sandwichs et autres mannequins porteenseignes, voici la femme réclame trouvée par un parisien. Dégottés les Américains.

Ecoutez plutôt ce que raconte un journal de Paris à propos de cette découverte.

Elles étaient une dizaine de femmes, jeunes, de tournure élégante, ma foi, ayant cette beauté parisienne qui se subit et ne s'analyse point. Elles allaient, deux par deux, lentement, à cinq pas les unes des autres, vêtues d'un manteau-ridingote, portant, brodé dans un coin, en caractère d'affiches, le nom du fabricant. Soyez certains que la mode en prendra. La femme réclame va se multiplier sur le trottoir parisien. Elle exhibera un manteau : elle exhibera des coiffures, des jupes, des pouffs, des corsages plus ou moins clos. Elle sera une exposition flottante de bonneterie et de lingerie. Elle passera le mollet orgueilleusement tendu dans un bas de la maison X..., la taille fièrement moulée dans un corset de Mme Y... Et pour se venger, la couturière de Mme Jeanne Garnier fera se promener sur les boulevards, qui n'auront jamais été à pareille fête des demoiselles en pantalon de satin, avec cette affiche : « Est-il possible qu'on lésine pour payer cent francs des pantalons comme ça ! »

Il faut se hâter de rire de tout de peur d'être obligé de pleurer, écrivait ce Beaumarchais, fabricant de montres « qui devaient avancer » comme l'a dit si spirituellement M. de Lescure à l'Académie. Nous souffrons de voir la femme descendre à ce rôle de mannequin avoué; notre vieille galanterie si rudement mise à l'assaut, depuis quelque temps, se révolte en les voyant passer ces jolies filles, non joueuses, libres d'allures et de propos, l'oreille au guet, le nez au vent, mais marquées à l'épaule, en file indienne, comme les condamnés du luxe, comme les forçats de la mode.

Toutes les grandes maisons ont des lanceuses qui vont au théâtre, au bois, au salon, même dans le monde, essayant la mode nouvelle, l'imposant les premières; ce sont les entraîneuses du chiffon, mais elles restent femmes et vraiment femmes, dans leur profession ignorée. On se retourne pour les voir : l'envie ne saurait venir de les plaindre. Elles sont encore dans leur rôle féminin fait de grâce et de séduction. L'affiche, la pénible affiche, n'est pas collée à leur vêtement. Elles ne sont pas des prospectus...

Comme nous allons vite, sur ce terrain de la réclame. On le trouvera plus qu'audacieux : cynique, l'industriel qui proposa à une dame, d'une qualité connue, de lui donner hôtel, chevaux et équipages si elle voulait consentir à faire broder son adresse au revers des rideaux de son lit.

C'est au dos de la femme, c'est sur la poitrine, c'est au front, que l'industrie va coller ses réclames. Villiers de l'Île-Adam a cru pouvoir prophétiser que l'Eve future serait de métal. Il s'est trompé : elle sera de papier d'affiches, et lumineuse à la façon des kiosques. Et le premier cri qui sortira de sa bouche divine sera : « Prenez des pastilles... »

ECHOS DES QUAIS ET DES RUES

Nous commencerons dans le prochain numéro la description des Brasseries.

La brasserie Ladet ouvrira le feu.

Si Marie Bourgoïn tient à garder l'incognito dans ses escapades amoureuses et nocturnes, elle n'en connaît guère les moyens.

Il était trop facile de vous reconnaître, jolie brune, ne fut-ce qu'à votre chapeau qui, entre parenthèses, date un peu. Croyez-moi une autre fois ne vous retournez pas tant.

Une indisposition passagère de Blondinette nous a empêché de donner les toilettes à la « première » du Conseil judiciaire.

Dorénavant nous prendrons nos mesures pour qu'aucun compte rendu ne soit omis.

On a beaucoup admiré, paraît-il, à cette première représentation, les toilettes de Jeanne Printemps et de la délicieuse Marthe de l'Abbaye.

Magnétiseur et magnétisée.

Le magnétiseur Donato et M^{lle} Lucile son sujet, tous deux bien oubliés aujourd'hui, ont fait un moment courir Paris et Lyon.

Le sujet était bien stylé, docile et s'endormait au premier signe du maître.

Mais les sujets des magnétiseurs, comme ceux des souverains, se révoltent quelquefois; un jour la brouille survint entre les deux artistes et l'on se sépara.

M^{lle} Lucile assigna alors Donato devant le tribunal, en paiement de 4,000 fr. pour solde des appointements qui lui étaient dus, aux termes

d'une convention intervenue entre les parties au début de leurs représentations.

Donato répondait que cette convention avait cessé de produire ses effets, les relations existant entre les parties s'étant modifiées et ayant cessé d'être celles de patron et employée.

Il en donnait notamment pour preuve les notes de couturières et autres fournitures de toilettes faites à M^{lle} Lucile. Il prétendait en conséquence ne plus rien devoir à cette dernière.

Le tribunal de la Seine avait admis cette manière de voir; mais la première chambre de la cour d'appel, après avoir entendu M^{rs} Combe et Cléry, a infirmé le jugement et condamné le magnétiseur à payer à son sujet les 4,000 francs demandés.

Chose curieuse! les conseils de M^{lle} Lucile ne savent plus ce qu'elle est devenue et sont actuellement dans l'impossibilité de lui faire parvenir cette bonne nouvelle.

Le cirque a décidément les faveurs de nos belles énamourées. Samedi c'était inutile de chercher un fauteuil à neuf heures du soir, tous étaient occupés, et en partie par le demi-monde. Anne Perrin, Ida Ténor, Mathilde Bellecour, Henriette Chaillou, Louise Fleur de Béguin et la baronne de Saint-Ouen se sont partagé les honneurs de la soirée, dans des toilettes adorables.

Antonia Genève a abandonné définitivement les fonctions de dame de compagnie qu'elle remplissait au Nouveau-Monde.

C'est à la suite d'une indisposition assez grave que cette petite brune a prié cette détermination.

Contrairement à ce qu'on pensait, Marguerite la Pâle ne rentrera pas en brasserie cet hiver. Cette blonde vaporeuse, à qui la Moderne a dû beaucoup de ses succès, passera la vilaine saison au coin de son feu dans le joli boudoir qu'on lui a meublé place de la R...

Quelle drôle d'idée avait eu samedi dernier au cirque Rancy, Lucienne Genève en adaptant à son chapeau deux grandes brides jaunes. Cette couleur ne s'harmonise pas au teint de cette brune épinglée et puis elle a prêté à beaucoup de gentlemen qui sont mieux renseignés que votre serviteur.

Anna Perrin doit partir incessamment pour Nice. Cette belle épinglée veut aller voir si elle aura autant de chance à Monte-Carlo qu'elle en a eu l'été dernier à Aix-les-Bains. On se souvient que dans le casino de cette ville d'eaux, Anna était devenue la terreur des pontes qui n'osaient plus jouer quand elle avait coupé les cartes.

Admirée dans la vitrine d'un photographe place X..., Louise Fleur de Béguin, ravissante dans un joli travesti.

Léonie de Saint-Matrimon qui nous avait quitté il ya une quinzaine environ pour prendre son vol vers la capitale, n'a pas trouvé dans la grande Babylone les succès sur lesquels elle comptait. Léonie a écrit à une de ses amies que les premiers jours de décembre la verraient revenir dans notre ville.

Les ventes de charité.

Avec le retour des belles violettes qui fleurissent, ont éclaté les ventes de charité, le triomphe des honnêtes dames qui offrent à Dieu cette exhibition; elles sont là, dans leur boutique de fleurs et de bonbons, panachées et enrubannées; les longs gants sont ôtés pour vendre plus à l'aise,

un joli sourire de circonstance, et en avant : « Pour les pauvres, s'il vous plaît », murmurés d'une voix de flûte empruntée aux salons.

On porte un adorable costume inventé par la grande couturière pour la circonstance; car, mortels à l'enveloppe grossière, ne croyez pas qu'on mette une robe de visite pour une œuvre évangélique, ce serait un crime de haute élégance dont le paradis serait froissé; la vertu doit avoir son uniforme comme le vice, et il faut que les élues du Seigneur se reconnaissent entre elles!

Parmi les coquettes vendeuses, il y a un grand nombre de jeunes filles, la charité est la meilleure entremetteuse de l'hymen; elle unit des cœurs faits pour se comprendre, et pour peu que le monsieur soit riche, on tourne vers lui de beaux yeux languissants, en offrant une rose qu'on laissera pour un louis. Les hommes aiment à confier leur vie à ces anges qui chérissent les pauvres, et le diable qu'on croyait à mille lieues de cette affaire, tourne en tapinois autour de la boutique de Madame Z..., de Madame V... et se frotte les mains devant les jeunes filles à l'air ingénu, qui parlent bas, les yeux baissés.

Depuis longtemps Berthe l'Ecuyère ne sort plus. On nous l'a dit prise du mal d'amour. Quelquefois elle risque son nez à la fenêtre, le corps chaudement enveloppé d'une robe peluche noire.

La nommée Pauline D..., renvoyée récemment de la brasserie de Genève, est priée de remettre, dans les quarante-huit heures, les deux photographies qu'elle a dérobées où elle sait; sans quoi, le commissaire de police mettra les gants, et nous quelques points sur les i.

Eugénie Sphinx justifie son nom. C'est avec une rapidité étonnante qu'elle devine charades, rébus et autres énigmes.

La jeune Pauline, de la Luxembourgeoise, se fortifie le sens commun dans la lecture d'un fort intéressant ouvrage qui traite de l'instruction morale et religieuse.

Rose Turin (ainsi nommée à cause de sa prédilection pour le vermouth de ce nom) a vraiment un excellent cœur.

Lorsqu'un malheureux se présente dans le temple de la Pêcherie, quai Saint-Antoine, où trône cette gentille Hébé, ce n'est jamais en vain.

Elle se souvient toujours de cette parole du Christ : « Un verre d'eau donné à un pauvre en mon nom ne peut rester sans récompense. »

Continuez, tendre Rose, tout cela vous sera rendu au centuple!!!

Théo fait comme les chèvres et les oiseaux de proie, elle laisse pousser ses ongles. Ceux-ci ont une excuse, ils n'ont pas de ciseaux à leur service. Celle-là a eu un but, celui de défigurer Marie la Blonde. Par le vitriol, c'est bien plus vite fait.

Lina a quitté le Télégraphe. C'est bien dommage. Mais tant pis.

Est-il vrai qu'une nommée Berthe la Vadrouille prend des cuites à tout casser.

Les pompiers de la ville de Lyon lui préparent un calmant.

Les compagnes de Marie, la douce brune, que la Gauloise possède, sont un peu jalouses de leur camarade. Est-ce à cause de ses fourrures qu'elle

étale avec une complaisance qui n'exclut pas la grâce, ou pour tout autre motif?

Comme dit l'Anglais :

« That is the question. »

Crémallière.

Un jeune étudiant en droit avait invité, dimanche dernier, ses amis à pendre la crémallière.

Tous avec empressement, cela va s'en dire, s'étaient rendus à l'aimable invitation et la chambre en fête était trop petite pour les contenir tous.

Inutile de relater que la gaieté était de la partie, que l'on s'est amusé au superlatif. Les gentes bacheliers es bocks ont été à la hauteur des bacheliers es lettres. On a bu, on a ri, on a dansé, soyons discret! Le piano s'en est vu de dures.

Le souvenir en restera gravé rue d'Aguesseau.

Avis aux séducteurs.

Le tribunal civil de Nîmes vient de se prononcer sur une question qui intéresse, à tous les points de vue, la morale publique et que les séducteurs de jeunes filles feront bien de méditer.

Il s'agit d'une malheureuse fille séduite, une nommée C..., qui comparait, il y a quelques mois, devant le tribunal correctionnel de cette ville, sous l'inculpation de blessures volontaires, c'est-à-dire qu'elle avait voulu se venger du lâche abandon de son amant, en lui lançant à la tête un liquide corrosif, qui, fort heureusement, ne l'avait pas atteint. Condamnée pour ce fait à une peine des plus minimes, cette jeune fille vient d'être réhabilitée en quelque sorte par le jugement rendu hier, accueillant les conclusions de M^e de Vallavieille, son avocat.

Le tribunal a condamné le nommé X..., son séducteur, à 1,200 francs de dommages-intérêts, en se basant sur ce que la séduction avait été exercée à l'aide d'une promesse de mariage.

NOUVELLES A LA MAIN

L'Escargot, grand admirateur de Drumont, se gratte le nez d'où il extrait des matériaux!... — Tu expulses les Juifs, lui dit un sien ami? L'Escargot ne répond pas! Il tire quelque chose de long, de gras, d'un peu humide; puis, il l'examine : — Tiens, dit-il, le Grand-Rabbin!

Au Havre : — Garçon, ces huitres n'ont aucun goût. — Que voulez-vous, monsieur, il a tellement plu cette année que la mer se dessale.

BÉBÉ. — N'est-ce pas, maman, que les soldats c'est comme les petits enfants? LA MÈRE. — Pourquoi, mon chéri? BÉBÉ. — Dame! puisque je les vois toujours qui se font promener par les bonnes!

Charlot n'a pas encore quatre ans. En se promenant avec sa mère, il s'arrête ébahi devant un bocal de pharmacie, à l'intérieur duquel se trouve un reptile quelconque. — Dis donc, maman, il a donc mangé tous les cornichons, qu'il est tout seul dans son bocal?

Les coiffeurs : Philocomme arrivant chez un jeune gommeux, s'excuse ainsi de l'avoir fait attendre : — Cette M^{me} Z... a tellement de cheveux qu'il me faut toujours plus d'une heure pour la coiffer.

LA BOUCHE DE MADAME X.

PAR ADOLPHE BELOT.

(Suite)

La seconde, qui a créé le genre, est maintenant propriétaire d'un bel immeuble et ne travaille plus que par goût, pour encourager les arts et surtout les jeunes artistes. La troisième qui fut longtemps la maîtresse d'un duc célèbre, se fait toujours remarquer par son amour du jeu et des diamants. La quatrième, Baronne, ancienne concierge d'un grand cercle, où elle s'était créée des relations, a quitté sa loge pour prendre un luxueux appartement dont les murs, s'ils étaient bavards, en raconteraient de belles sur la plupart de nos impures et sur quelques-unes de nos jolies artistes. Ils pourraient même, dit-on compromettre certaines mondaines, car il existe chez Baronne un logement spécial, avec entrée particulière, désigné sous le titre, évidemment mensonger, d'appartement des femmes du monde. Colossale, monumentale, cette Baronne, toujours appuyée sur un parapluie qui lui sert de canne, la tête recouverte d'une grosse perruque blanche toute frisée, est d'aspect tout à fait imposant et réjouissant.

Il ne faudrait pas confondre les logis en question, ces asiles d'amoureux sans asile et sans amour, avec certaines maisons autorisées par la préfecture de police et déjà esquissées par deux romanciers, dans le N^o 13 de la rue Magloire et La Maison Letellier. Leurs asiles ressemblent aux nôtres comme une boulevardière à une courtisane de haute volée, une femme du peuple

à une femme du monde. D'un côté, du leur, c'est le vice commun, le vice à bon marché, à prix fixe, nu, effronté, sans imprévu; de l'autre, c'est toujours le vice, mais le vice luxueux, à demi-voilé, avec des velléités de décence, de retenue, et parfois, rarement, par exemple, quelques surprises. Dans les premiers, tout est cynique, les plus naïfs ne peuvent se faire la moindre illusion. Dans les autres, il existe quelques réticences, et des gens de beaucoup d'imagination — oh! il en faut beaucoup — peuvent se croire en bonne fortune. Des deux côtés, il ne s'agit que d'une question d'argent. Mais, là-bas, elle se traite avec brutalité et on ne la perd pas un instant de vue; ici, elle se discute en dehors de la personne chargée d'exécuter le contrat. Elle peut paraître l'ignorer et garder les apparences du désintéressement.

Comment se sont formés ces lieux de rendez-vous? Il est peut-être intéressant de le rechercher. C'est un des côtés de l'histoire de Paris.

V

Quelques femmes vouées au culte de Vénus, un peu fatiguées de longues dévotions trop actives eurent d'abord l'idée d'élever à leur déesse favorite un temple dont elles se constitueraient les gardiennes et où sacrifieraient de jeunes prêtresses. Elles pensaient pouvoir prendre ainsi quelque loisir et n'être plus que des dévotes passives, tout en continuant à vivre des frais du culte.

De la théorie, elles passèrent bientôt à la pratique : au premier ou au second d'une maison d'apparence honnête, bourgeoise, dans un appartement bien clos, presque luxueux, elles appelaient quelques quelques amants de vieille date. Puis, sous prétexte qu'elles ne suffisaient pas à les distraire, elles priaient quelques jolies femmes de mœurs accomodatantes, mais encore peu connues, de leur tenir compagnie. Celles-ci se rendirent à ce désir, par désœuvrement, par curiosité

le plus souvent parce qu'elles étaient leurs obligées, avec l'espérance aussi de trouver chez elles un protecteur sérieux, de nouer une intrigue durable. Le protecteur sérieux ne s'étant pas rencontré, on finit par en prendre de moins sérieux, de petits protecteurs d'occasion qui faisaient la m^o de l'autre. On remplaçait ainsi la qualité par la quantité.

L'idée grandit : les premiers initiés proposèrent à quelques amis de les initier à leur tour. Les premières vestales dirent à leurs compagnes : « Venez avec nous, vous ne vous en repentirez pas. » Et, peu à peu, le bruit se répandit dans Paris qu'on venait d'ouvrir de nouveaux temples discrets, mystérieux, consacrés ostensiblement à Vénus, mais en secret à Plutus, le Dieu des richesses et de la fortune.

Une si grande nouvelle devait faire son chemin dans une ville où Vénus et Plutus réunis sont fort en honneur. Elle circula bientôt dans les coulisses de théâtre, en commençant par les petits pour monter jusqu'aux grands, dans les magasins, au milieu d'ouvrières aux maigres appointements, aux grandes convoitises. Puis, elle fit un bond du rez-de-chaussée au quatrième étage, chez les femmes de modestes employés, restreintes à des ressources dérisoires, cloîtrées dans un budget infime, condamnées à la gêne, à la médiocrité aux privations de toutes sortes et aux envies qui en découlent.

Du quatrième étage, la nouvelle toujours grossissante redescendit au troisième, au deuxième, au premier, jusqu'à la femme du monde, écrasée sous le poids de ses dettes, menacée, insultée parfois par ses créanciers personnels, sans volonté pour se confesser à leur mari, sans force pour changer leur train de maison, résolue à ne pas déchoir, à soutenir toujours son luxe, à tout prix.

Et, alors, peu à peu, on vit des quatre coins de Paris, se diriger vers le temple une longue file de pénitentes voilées, à pied ou en fiacre :

femmes entretenues se trouvant mal entretenues; femmes avides de liberté, redoutant les amants à domicile qui, peu à peu, s'installent et deviennent les maîtres; demoiselles de magasin en quête d'un capital pour s'établir à leur compte; artistes sans engagement ou engagées dans le vice; comédiennes plus sérieuses, mêlant au culte de l'art le culte de l'argent; petites bourgeoises aux abois, grandes bourgeoises affolées; étrangères venues de leur pays pour s'enrichir à nos dépens, se constituer une dot et retourner chez elles épouser l'homme de leur choix ou vivre suivant leurs goûts.

VI

« Pour si bien connaître ces temples, leurs gardiennes et leurs prêtresses, vous y êtes entré, me demandez-vous, vous les avez étudiées? — Oui, je le confesse. — Et le respect de vous-même, qu'en faites-vous. — Le respect de moi-même, je le sacrifie au respect des autres. — Quels autres? Nommez-les. — C'est facile. Les maris, d'abord, qui vous ont ouvert leur maison, vous tendent la main, vous estiment, vous aiment parfois, et que, vous qui parlez, vous trompez sournoisement, lâchement, les pères de famille dont vous trahissez la confiance en essayant de surprendre le cœur de leurs filles; les amis dont vous volez la maîtresse; les femmes à qui vous faites mille serments que vous savez ne pouvoir tenir. Car, vos amours que vous croyez supérieures aux miennes ont eu pour point de départ un vol, un rapt, ou un parjure. Vous rencontrez une femme, elle vous plaît; vous essayez de vous en faire aimer; elle lutte, elle se débat, elle succombe. Après? Avez-vous réfléchi aux conséquences de cette chute? Si cette femme était honnête, si elle n'aime que vous et ne doit aimer que vous seul, avez-vous la ferme intention de n'aimer qu'elle, de

la protéger, de la secourir toute votre vie? Non; ou bien vous aviez l'intention, mais rien que l'intention. Vous n'êtes donc pas un honnête homme; vous ne vous ne respectez pas vous-même. Si, au contraire, avant de vous connaître, elle avait déjà et souvent succombé, si elle a l'habitude des chutes, pourquoi, vous qui me donnez des leçons, au lieu de la relever, l'aidez-vous à tomber de nouveau, à rouler dans la fange? Ne craignez-vous donc pas d'y rouler avec elle? Ah! tenez, vous grands airs de vertu me révoltent! Si vous voulez être vertueux, soyez-le tout à fait. Mais avec nos mœurs, il n'existe qu'une façon de l'être : se marier et garder sa foi à une seule femme, l'épouse, la mère. En dehors de cela, il n'existe rien, tout est mensonge, duperie. Eh bien! moi que vous blâmez, je ne mens à personne, je ne vais pas dans les salons, dans les boudoirs, dire à celle-ci : « Vous êtes charmante, je vous adore. Trompons ensemble votre mari, votre amant, votre famille; trompez-vous vous-même qui, jusqu'alors, avez cru en votre vertu! »

Je ne vais pas davantage dans les mansardes, dans les ateliers d'ouvrières, chez les femmes de petits employés pour essayer de les tenter avec des billets de banque et profiter de leur gêne et leur embarras, de leur faiblesse, de leur misère. Le ne provoque aucune chute, je ne creuse aucun fossé. Je me promène seulement autour des fossés, et quand quelqu'un y tombe, en criant : « Venez! venez! » je vais voir, parce qu'une femme qui est déjà dans le fossé ne court plus de risque de tomber, et que je n'aurai pas sa chute sur la conscience.

(A suivre.)

Petites Nouvelles Artistiques

Les journaux de Paris ont annoncé la mort de M^{lle} Blanche Vertueil décédée vendredi dernier à la suite d'une phthisie galopante.

M^{lle} Vertueil avait appartenu il y a plusieurs années au théâtre des Célestins. Elle avait repris il y a deux ans quelques rôles au *Gymnase* de Paris, puis créé au Château d'Eau un rôle assez important dans la casquette du père Bugeaud.

Mariage Artistique

M^{lle} Victoire Verheyden, la gracieuse chanteuse légère vient d'épouser M. Prudent de Ladrière.

Cette nouvelle sera accueillie du public lyonnais avec la même sympathie manifestée à la charmante artiste lors de ses débuts sur notre première scène.

Samedi dernier l'Harmonie Lyonnaise a célébré ses noces d'argent. Le local de la rue Port du Temple était trop restreint pour contenir tous les membres et nombreux amis venus célébrer cette fête.

Le président M. Favre et le directeur M. Laussel, ont fait les honneurs de la soirée.

Parmi les invités on remarquait MM. Jourdain Angéolo dal Vesco, Paul Bernay du *Courrier de Lyon* etc., etc. et un grand nombre d'artistes.

On parle de l'engagement de M. Dethurens, baryton lauréat du Conservatoire de Lyon, pour le Grand Théâtre de Lille.

Tous nos vœux de succès à M. Dethurens.

Modes Parisiennes

L'HABIT NOIR

Les élégants ont décidé cet hiver que le gilet blanc de soirée ne serait plus porté avec la cravate noire d'abord, ce que nous regrettons, car c'était très seyant et qu'ensuite on le réserverait pour les grandes occasions, grands dîners, bals, etc. Pour le théâtre c'est le classique et triste gilet noir qui accompagnera l'habit de même nuance.

Du reste, la cravate noire avec l'habit noir paraît complètement passée de mode. Avant-hier à l'Opéra, nous n'en avons pas vu une seule. Les partisans de la cravate blanche quand même, font valoir avec raison que dans cette tenue, ils sont prêts à tout, ils peuvent accepter une soirée improvisée tandis qu'avec la cravate noire, ils sont obligés d'aller se changer chez eux et alors on a presque aussi vite fait de passer son habit.

FOLIES-BERGÈRES

Le dimanche, bal de sept heures à minuit; les dimanches, de deux heures à six heures, et les mardis et jeudis, de sept à onze heures, patinage avec orchestre.

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer notre Semaine théâtrale et la Revue des cirques et concerts.

L'Affaire de la rue Dubois

Alexandre Dumas a dit dans la préface de son livre immortel *La Dame aux Camélias* : « Il ne faut pas juger sans connaître, ni condamner sans entendre. Nous avons chaque jour l'occasion de nous pénétrer de ces mots aussi simples que profonds. »

Au début, cette affaire de la rue Dubois, venue mercredi devant le tribunal correctionnel, se présentait sous la forme d'un monstrueux attentat à la morale publique. Grâce à une propagande envenimée le bruit s'en était vite répandu en ville.

Partout ce n'était qu'un cri général de réprobation et nous avions été les premiers à réclamer un châtiement si toutefois les faits s'étaient passés comme on le disait. L'exposé de la cause et l'audition des témoins a prouvé le contraire et démontré que l'alarme jetée n'était que de mauvais aloi. Un peu l'histoire des battons flottants : De loin c'est quelque chose et de près ce n'est rien.

Le huis clos ayant été prononcé, il nous est impossible d'entrer dans de grands détails. Autant qu'il nous l'est permis, et vu l'heure tardive où se sont terminés les débats, nous jetons les quelques notes suivantes sous les presses.

LE CAS DE M. GUÉRIN

Par EDMOND ABOUT

(Suite)

En ce temps-là, il avait la figure longue et pâle, et les yeux battus. Il portait un gros collier de barbe roussâtre qui ne l'embellissait point. Quoiqu'il souffrit un peu, son humeur était toujours égale et son caractère aimable. Il recherchait la compagnie de sa femme et la rendait fort heureuse par les témoignages de sa tendresse.

Vers le quatrième mois de la maladie, il fit remarquer à sa femme que tous ses vêtements étaient devenus trop étroits. On lui choisit une ceinture élastique; mais il ne la porta pas longtemps, car elle l'incommodait beaucoup. Il ne se trouvait bien qu'en robe de chambre, et c'était pour lui un vrai supplice que d'emprisonner sa taille dans un autre habit. Cependant il s'habillait tous les matins pour aller au ministère, et donnait aux employés les mieux portants l'exemple d'une rare exactitude. Mais il crut devoir écrire au colonel de sa légion pour demander un congé.

Il prit un tel empire sur son mal, qu'il finit, par ainsi dire, par le vaincre. Ses digestions se faisaient régulièrement, quoique son appétit eût doublé. Mais il commença à sentir de temps à autre certains mouvements intérieurs qui faisaient tressaillir tout son corps et qui surprenaient au dernier point ses collègues et sa femme, sans trop l'étonner lui-même.

Depuis longtemps, sa mère le poussait à voir un médecin; mais il s'en était toujours défendu, par une sorte de pudeur ou de timidité. Il fallu

PHYSIONOMIE DE L'AUDIANCE

La cause se promettant d'être grasse, de nombreux amateurs ont pris leurs dispositions pour trouver place dans la salle. Parmi eux beaucoup de dames, des jeunes gens et quelques vieilles gardes.

L'enceinte regorge de monde. Mais qu'elle n'est pas la déception quand M. l'avocat de la République annonce le huis clos. Les sergents de ville font évacuer. La foule s'écoule lentement à regrets.

Avec les témoins, un grand nombre d'avocats en robe et de journalistes restent dans l'enceinte.

Les accusés sont au banc des prévenus. Elle, modeste, la tête baissée, coiffée d'un chapeau de voyage, le visage dissimulé sous une voilette bleu marine; elle est correctement drapée dans un manteau vert écosais marron, gantée de chamois. Elle pleure parfois. Lui, simple, tête brune, cheveux ras, visage pâle et imberbe, vêtu d'un veston gris et d'un pantalon noir.

Le Président est grave, les juges ne bronchent pas, le ministère public semble bien disposé. A l'appel des témoins, un silence se fait, des sourires errent sur toutes les lèvres.

LES TÉMOINS ET LES ACCUSÉS

Trois témoins à charge et plusieurs à décharge. Le premier, un gracieux minois — Assez coquette, mise simplement avec goût cependant, chapeau chasseur feutre noir, traversé d'une plume, toilette prune, col strogoff, dépose de nombreux sourires et fort peu de preuves. Le Président semble ne pas comprendre certains mots.

LE PRÉSIDENT. — Qu'est-ce que ça veut dire?

LE TÉMOIN. — Rires et sourires toujours..... Enfin elle s'explique.

LE PRÉSIDENT. — C'est bien, allez vous asseoir.

Si nous n'insistons sur les dépositions des autres témoins, on comprendra facilement que nous ne voulons donner aucune publicité à ce procès et que ceux seuls qui y ont assisté s'y reconnaîtront.

Les témoins à charge n'ont pas prouvé grand chose, peut-être même rien du tout.

L'apuis comique des dépositions à décharge est bien celle de Joséphine B***, qui provoque des éclats de rire, et jette un jour inconnu sur la dénonciation. C'est le tour de l'accusée, qui nie l'accomplissement des faits relatés.

A lui.

D'un air sérieux et goguenard : Eh bien Pierre? (rires prolongés).

Pierre s'avance, et, comme Hamlet à la cour, il fait de la démonstration géométrique tendant à décrire les lieux pour préciser les faits.

LA DÉFENSE — LE FER A CHEVAL

La défense était présentée par M^e Minard et Repiquet. Nous voudrions reproduire *in-extenso* les remarquables plaidoiries des honorables défenseurs. Avec autant d'esprit que de générosité, M^e Minard réclame l'acquiescement, en flétrissant la dénonciation. L'impression très vive dans l'assistance, succède à la gaieté quand l'avocat démontre qu'avec les accessoires de la mode actuelle et les règlements qui sévissent contre l'espionnage, il est matériellement impossible de pénétrer dans la ferreterie, surtout depuis l'invention du corset cuirassé.

Son collègue a brillamment continué, reprenant cette thèse pour sa cliente, et réclame l'acquiescement. Après une péroraison superbe, où il constate que depuis longtemps la vieille basoche a gardé le dépôt de la gaieté gauloise, et que ses membres les plus libéraux se sont fait les pourvoyeurs de la correctionnelle.

Et revient de droit une plaisanterie assez comique. L'un des témoins féminin ayant trouvé dans la rue un fer à cheval, perdu par quelque rossinante, s'est tenu tout le temps de la plaidoirie derrière M^e Minard, touchant sa robe du fer à cheval. On sait qu'une croyance assez répandue veut que le touché de ce morceau de fer porte bonheur.

Le fer à cheval a fait le tour de l'assistance. Quel dommage que Joséphine n'ait pu le faire toucher par les juges. L'acquiescement sera certain.

Après une longue délibération le jugement est renvoyé à huitaine.

Il sera procédé comme la demande à une inspection

des lieux. Nous ne doutons que le tribunal fasse droit à la défense en accordant l'acquiescement pur et simple d'une farce qui a fait plus de bruit que de mal.

SAINT-ÉTIENNE

SILHOUETTE ARTISTIQUE

M^{lle} Dorville

Amis lecteurs, je vous présente M^{lle} Dorville, chanteuse légère de la Scala de Paris pensionnaire de l'Eden depuis le 14 novembre et devant nous quitter le 14 décembre, ce qui sera très regrettable pour les dilettanti et les habitués de l'Eden. Talent, comme noblesse, oblige, aussi je me permets de faire paraître dans les colonnes du *Lyon S'Amuse*, la silhouette de cette séduisante artiste.

M^{lle} Dorville appartient à une excellente famille. Elle a reçu une bonne instruction. C'est une femme du monde dans toute l'acceptation du mot. Très jeune, elle se prononçait pour la carrière artistique, elle avait l'intention de ce qu'elle serait. Ses prévisions n'étaient pas fausses, car M^{lle} Dorville, possédée un nom et une renommée justement acquise, dans le monde artistique.

Il serait très heureux que nous ayons de temps en temps à l'Eden, des artistes de la valeur de celle-ci, M^{lle} Dorville, a débuté en 1874 aux Folies Marigny à Paris; c'était ses premiers pas. Ils furent heureux; car en 1875 elle obtenait un engagement de 4 ans à la Scala de Paris.

Tout éloge est superflu car un engagement de 4 ans dans un établissement comme la Scala, montre assez combien cette artiste devait être aimée et appréciée. Après ça, elle s'embarqua pour St-Petersbourg, le pays des boyards, où elle fit tour à tour du théâtre et du concert, elle y resta assez longtemps Buonos-Ayres la tentait, elle y poussa une pointe, remporta comme partout un vrai triomphe, alluma dans des cœurs de nombreux incendies, revint à Paris et fit sa rentrée à la Scala, où elle reçut du public un accueil enthousiasme. Son succès partout est colossal, comme artiste et comme femme.

On a pu l'applaudir à Perpignan et à Avignon, et enfin actuellement à St-Etienne où elle est l'enfant gâtée du public stéphanois.

Comme femme M^{lle} Dorville a tout pour plaire jolie, aimable, spirituelle, excellente musicienne, causant de tout avec connaissance et charmante camarade, n'ayant aucune prétention, possédant des toilettes superbes et s'habillant avec goût. Voici en quelques lignes ce qu'est M^{lle} Dorville. Une seule chose nous taquine, c'est son prochain départ de St-Etienne. Lui voulant beaucoup de mal, nous faisons des vœux pour son prompt retour parmi nous et souhaitons de la voir rester longtemps, très longtemps à St-Etienne où elle compte de sincères amis.

GRAND-THÉÂTRE

J'ai reçu samedi, une lettre émanant de quelques messieurs compétents en matière théâtrale et que je connais très bien. Ces messieurs me félicitent de ma détermination à critiquer sévèrement ce qui se passe dans cette boîte théâtrale et municipale : « Amateurs du théâtre, me disent-ils, nous applaudirons à toutes vos critiques, il y en a à faire. Nous sommes lecteurs assidus de *Lyon S'Amuse* et nous vous voyons avec plaisir flageller dur et ferme les bévues commises par la direction théâtrale. Agrérez, etc. » Je remercie les auteurs de cette lettre; à partir de mon prochain numéro, je commencerai mes critiques théâtrales.

EDEN-CONCERT

Toujours des compliments à adresser à la direction de cet établissement qui ne néglige rien pour satisfaire le public stéphanois. Au moment où paraît cette chronique, la troupe Legray nous aura dit adieu. Ces artistes laissent des regrets. Ne laissons pas partir notre ami Louis Delmas, baryton, sans lui dire que son départ va nous causer un grand vide; excellent artiste doublé d'un bon camarade, nous ne lui disons pas adieu, mais au revoir. Le 4 décembre, adieu de M^{lle} Luciani. Revu avec plaisir MM. Lockford et Labarre dans leurs exercices aux cinq barres fixes en l'air, ainsi que la gracieuse M^{lle} Lotty, travail sur la boule; nos compliments à ces artistes. M^{lle} Persini, chanteuse falcon est engagée pour quinze jours; son succès ici est très grand. Vendredi la troupe Merckels et Gaupki a reparu à l'Eden. Cette troupe est assez connue pour que nous n'entrions pas dans de grands détails, disons que leur succès comme toujours a été très grand. Eloges mérités à la suave Dorville, notre charmante chanteuse légère, artiste de talent, femme adorable; chaque soir le public lui fait un accueil chaleureux. Bravo toujours pour M^{lle} Edwige Moret, nous avons dit tout le bien que nous pensions de cette artiste, nous n'y reviendrons pas; nous souhaitons la voir encore longtemps parmi nous. En

plus des débuts que nous avons déjà annoncés et dont nous reparlerons dans notre prochain numéro, nous devons encore ajouter les suivants : le 8 décembre, rentrée de M^{me} Rosa Katty, comique excentrique, débuts de M^{me} Desrivières, comique excentrique; le 12, débuts du couple tyrolien Hobret et Lehmann, et enfin le 17, première représentation de M. Nolens, une attraction épataante. Et maintenant à huitaine.

Raoul de SAUVERNY.

CLERMONT-FERRAND

THÉÂTRE GUIGNOL

Ouf! les vingt-huit jours sont finis, et nous avons revu avec plaisir notre ancienne connaissance — l'artiste aimé du public clermontois — nous voulons parler de *Séraphin Guignol* qui, en compagnie de l'incomparable calligraphe *Vincent Gnafron*, attire tous les soirs un public nombreux à la Taverne flamande : nous lui souhaitons une nouvelle bienvenue et comptons sur un succès formidable avec les parodies annoncées pour la semaine prochaine.

Nous citerons également les débuts d'une nouvelle *prima dona*, qui nous a fait grand plaisir; la diction est bonne et le timbre de voix agréable; joignez à cela une physionomie charmante et une gentille petite dame; vous aurez le portrait de notre jeune première.

La direction, ne reculant devant aucun sacrifice, a renouvelé tout le matériel, et c'est avec des marionnettes et décors entièrement neufs que nos artistes s'escriment à qui mieux mieux et avec beaucoup de zèle!

CASINO DES VARIÉTÉS

Beaucoup de monde aux représentations. On annonce de nouveaux débuts. Nous en rendrons compte la semaine prochaine.

P. S. — Le concert des Tziganes n'avait pas attiré un nombreux public, et nous-mêmes avons été fort déçapés. Ce concert de gala avait un programme composé fort tristement. Les morceaux exécutés étaient loin de nous rappeler les *Czardas*, en teudues en 1878 à l'Exposition universelle.

Gaston de VAULX.

ENIGME

De cent ans je suis le père,
Mais, unique et rare mystère,
Quoique je sois cent fois plus vieux,
Je ne nais pourtant qu'après eux.

CHARADE

Mon premier parfois retardé en son voyage
Le piéton qui marche en boitant;
D'autrefois, il rend le courage au chasseur las et [mécontent].
C'est par mon dernier qu'on mesure,
Le cours si rapide du Temps.
Mon tout, monument d'imposture,
D'un peuple qui nous fait depuis plus de mille ans
Est la principale lecture.

X
Solutions du dernier numéro :
1^{re} énigme. — Aujourd'hui.
2^{me} — — — Laucetto.
Ont trouvé les solutions :
Deux chasseurs de bonne famille; une énamourée.
Je vous adore; Miss Henri; Suzanne Del... et Marie Stoc...; Zizette; deux habitués de l'Époque.
Deux chasseurs sont les gagnants. Prière de nous donner leur adresse.

PETITE CORRESPONDANCE

Une inconnue. — Continuez à nous tenir au courant; ne craignez pas de signer; sommes des confesseurs très discrets. Toba H. C. — Ce n'est pas que nous ayons à craindre, mais un pseudonyme peut cacher un honnête homme et aussi un bandit; d'autant plus de votre honnêteté, mais soyez sans crainte, nous sommes tous de bons vivants. Jean Cognac. — Continuez envois, merci. G. de V. à Clermont. — Pour le tarif des annonces, adressez-vous à l'Agence Fournier, 14, rue Contort, Lyon.
LE SPHINX.
Le Directeur-Gérant : GEORGES AUBERT

EAU SUÉDOISE

pour BLONDIR et DORER les Cheveux
Dépôt chez Gallin-Martel, chimiste
16 et 17, rue Quatre-Chapeaux, LYON
Et chez tous les Coiffeurs.

9, Rue de la République, 9
AU
BAT-D'ARGENT
Grande Maison de Blanc
ET
LINGE CONFECTIONNÉ
Grande mise en vente

Jamais pareille quantité de Marchandises n'avait été annoncée dans une spécialité, et jamais des prix aussi bas n'avaient été offerts.

GUIPURE blanche ou crème pour rideaux... 0.25
ETAMINE crème et couleur... 0.30
ETAMINE broyée, blanche et couleur... 0.35
300 dessins VITRAUX tous styles, depuis... 0.65
RIDEAUX damas russe, frangés toutes les couleurs... 5.90
TAFIS de table assortis, 130 carrés... 1.45
DESCENTES de lit, depuis... 0.95
TAFIS pour escaliers... 0.55
COUVRE-PIEDS cachemire ouaté... 3.75

Draps de lils, Serviettes, Essuie-mains, Torchons, Tabliers de toutes sortes, Taies d'oreiller, Couvertures, Tapis, Carpettes, Foyers, Canapés, etc.

9, Rue de la République, 9

ALCOOL DE MENTHE
MITCHAM
RECOMMANDÉ POUR LA TOILETTE
SUPÉRIEUR à tous les produits similaires
A. MILLET et C^o, distillateurs, à GRASSE
Dépôt à : 67, r. Vendôme, Lyon. Se vend partout.

Place St-Nizier, rue Mercière
TOUTE LA RUE DES BOUQUETIERS
ANCIENNE MAISON

MOUTH
Mixe en vente

DE
Nouveaux assortiments en Costumes, Confections, Jaquettes, Rotondes fourrées, Robes de Chambre, Lainages, Draperies, Toiles, Blancs, Rideaux, Tapis, Couvre-Pieds, Couvertures, Fourrures, Articles de Paris, etc.

CORBELLES DE MARIAGE

Soins et Hygiène de la Peau

Crème Florentine

A LA GLYCÉRINE
Contre Gerçures, Boutons, Rougeurs, Altérations de l'épiderme
Le Pot : 1 fr. 50

En vente chez tous les Pharmaciens, Coiffeurs et Parfumeurs
DÉPÔT CENTRAL :
DROGOS, à Lyon
24, rue du Plat, et 5, place Saint-Pothin

pourtant en venir là vers le milieu de juin. L'embonpoint ou l'enflure avait gagné beaucoup de terrain. Les jambes devenaient épaisses et les pieds se gonflaient de jour en jour. La figure même était plus forte, et les joues marbrées de grandes taches rouges. On fit venir un homme de science qui confessa de bonne foi que son diagnostic était en défaut, et provoqua une consultation. Cinq illustres docteurs se réunirent chez le malade, avant l'heure du bureau; mais ils ne s'accordèrent ni sur la cause du mal ni sur le traitement à suivre. Deux chirurgiens rapportaient tous les symptômes à l'existence d'un squirre énorme, qui devait être mou suivant l'un, et cartilagineux suivant l'autre. Deux médecins expliquaient tout par une hydropisie; mais le premier voulait qu'elle eût sa cause dans un anévrisme, et le second dans une affection du foie. Le cinquième niait absolument la gravité du cas. Il ne voyait dans tout cela qu'une sorte de météorisme causé par l'accumulation des gaz.

— Je sais bien, disait-il, que la météorisation n'a encore été observée que chez les ruminants; mais le malade est employé au ministère des finances, et l'on peut dire jusqu'à un certain point que les hommes de bureau sont les ruminants de l'espèce humaine.

Après une longue discussion, le plus âgé des consultants déclara à la famille que le changement d'air et les distractions de voyage ne pourraient faire aucun mal à M. Guérin.

Mais le malade répondit qu'il resterait fidèle à son ministère, en dépit de la Faculté. Tout bien considéré, son état lui paraissait plus étrange que dangereux. S'il était incommodé de temps à autre, il ne souffrait pas positivement. D'ailleurs, il rêvait une solution prochaine, sur laquelle il ne voulait jamais s'expliquer.

— Nous irons à Mantes, disait-il. M. Wilson sait ce qu'il me faut.

Un accident tout à fait imprévu le contraignit à précipiter son voyage. Le 26 juin, à midi et

demi, son chef de bureau l'avait envoyé, pour affaire de service, chez M. le secrétaire général. Ce haut fonctionnaire, absorbé par un mouvement dans le personnel, était littéralement sous la besogne. Ses instants étaient d'un tel prix, qu'il déjeunait souvent dans son cabinet, sur un guéridon de laque, au lieu de descendre au restaurant de la rue Mondovi. Il fit à M. Guérin un signe rapide pour indiquer qu'il allait être à lui, et il continua de signer de la main droite, tout en mangeant des pommes de terre frites de la main gauche. Le malheur voulut que M. Guérin, dans cette minute d'attente et de désespoir, laissât tomber les yeux sur le petit guéridon de laque. Il vit un compotier rempli de fraises des bois, qui s'entassaient en pyramide sur une feuille de vigne et rejoignaient le regard en caressant l'odorat. Qui pourrait expliquer ces faiblesses de la nature? Guérin avait toujours été le plus honnête homme du monde, au point de vue de la morale et de la civilité. De plus, il n'avait jamais eu de goût pour les fraises; et pourtant le compotier du secrétaire général l'attirait, le fascinait, lui donnait le vertige. Ce n'était plus un compotier, c'était un abîme!... L'infortuné rédacteur du bureau des ratures sentit un flot impétueux, le sang du désir et de la passion, monter à gros bouillons jusqu'à ses joues enflammées; sa bouche s'humecta, ses yeux se troublèrent. Ivre de soif et de gourmandise, il quitta le moment où le fonctionnaire avait la tête tournée, plongea avidement sa main droite dans le compotier, saisit une poignée de fraises et l'enfourcha dans sa grande bouche béante.

Le conseiller d'Etat en service extraordinaire, secrétaire général du ministère des finances, etc., etc., était un jeune homme de trente-deux ans, néveu du ministre. Comme il avait aperçu vaguement le geste de M. Guérin, il releva la tête et partit d'un grand éclat de rire. La grimace de l'employé, pris en flagrant délit et barbouillé de

fruit de ses rapines, était d'un comique achevé; mais ce fut bien pis lorsque le gros homme tomba à genoux et s'écria, en joignant les mains sur son ventre :
— Grâce, monsieur le secrétaire général! je ne les aime pas! je n'ai jamais pu les souffrir! c'est la fatalité qui m'a poussé le bras!
— Relevez-vous, monsieur Guérin, lui dit le jeune homme en essayant de reprendre son sérieux. J'avais déjà cru remarquer que vous engraissez à vue d'œil; mais on ne m'avait pas dit que vous eussiez des envies. Allons, allons! il faut faire vos couches et me choisir pour parrain! Un congé de trois mois sera-t-il suffisant.

Le pauvre homme se confondait en protestations de toute sorte; il montrait le poing au fatal compotier, et suppliait le maître des fraises d'oublier une minute de folie.

— Quand on vous dit qu'on vous pardonne! reprit le secrétaire général. Votre congé courra dès demain, sans retenue. Pensez-vous, de bonne foi, que dix ans de loyaux services ont fait naufrage dans un compotier?... Maintenant, quels papiers m'apportez-vous là? Je vois ce que c'est; vous pouvez tout laisser sur mon bureau... Bon voyage, mon cher monsieur Guérin, et faites-nous savoir le plus tôt possible que le père et l'enfant se portent bien!

— Qui sait? répondit l'employé en faisant une profonde révérence.

VI.
M. Guérin ne voulait pas encore profiter du congé qu'il avait si singulièrement obtenu; mais sa mère et sa femme, qui se partageaient l'empire de la maison, résolurent qu'il viendrait à Mantes pour se distraire et se guérir.

Mantes la Jolie est une ville saine autant qu'agréable, et située en bon air. Les parents de la jeune madame Guérin y continuaient leur commerce au coin de la rue des Chantres et de

la place Notre-Dame. Ils offrirent à leurs Parisiens l'appartement du premier étage, qui ne servait à rien depuis cinq ou six ans.

Ces honnêtes épiciers n'étaient pas experts dans l'art de feindre. Ils poussèrent des cris d'orfraie lorsque le conducteur de la diligence fit rouler dans leurs bras le gendre qu'ils s'étaient choisis.

— Sac à papier! dit M. Laurent, voici un tonneau qu'il faudra cercler à neuf, si l'on ne veut pas qu'il éclate. Mélie ne nous avait pas écrit que le cas était si grave. Heureusement, nous avons ici un habile homme qui guérit tous les maux!

Madame Laurent s'extasiait devant Mélie, qui n'était pourtant ni plus belle, ni plus laide depuis son mariage.

— Elle a toujours sa jolie taille! disait la bonne dame. On lui ferait encore une ceinture avec un demi-mètre de ruban!

Il ne fut point parlé des petites moustaches, et cependant elles avaient grandi!

On soupa longuement et copieusement, selon l'usage de la province. Pierre-Marie, qui avait respiré l'air des champs, leva dit.

— Mon pauvre garçon, lui dit madame Laurent je ne m'étonne plus de vous voir tourné en citrouille. Vous mangez trop, voilà tout le secret. Ce n'est pas, Dieu m'est témoin! que je vous reproche la nourriture. Mais notre quatre commis, qui sont des jeunes gens dans l'âge de la croissance, ne doivent pas, entre tous, autant que vous.

M. Guérin sourit docement et leva les yeux au plafond comme pour invoquer, lui aussi, quelque témoignage d'en haut.

— Laissez-moi faire, dit-il, et prévenez M. Wilson.

— Savoir s'il pourra venir demain! Personne ne le voit plus depuis quelque temps. Il paraît que sa nièce est très souffrante; aussi les bonnes langues vont leur train!

(A suivre.)

A LA FRANCE MODERNE

LYON — Rue Neuve, 25, et Rue de la Bourse, 6 — LYON

VENTE A CRÉDIT AVEC FACILITÉS SPÉCIALES DE PAIEMENT

La France Moderne, grâce à sa puissante organisation, est la seule Maison qui, jusqu'à ce jour, ait réalisé et mis en pratique le principe de vendre à Crédit aux mêmes prix que les premières maisons décomptant. Elle est donc à même, par conséquent, de prouver que toutes ses marchandises sont offertes aux acheteurs à 15 et 20 % meilleur marché que dans n'importe quelle maison similaire.

Elle possède, dans ses vastes Magasins, un assortiment immense de Marchandises de premier choix, provenant directement des meilleures Fabriques françaises, tel que :

Nouveautés et Hautes Fantaisies, Robes et Costumes, Draperie, Velours, Soieries, Mérinos, Cachemires noirs et fantaisie, Chemiserie, Toilerie, Blanc, Lingerie, Rouennerie, Bonneterie, Ganterie, Confection pour Dames et Fillettes, Rayon spécial pour Deuil et demi-Deuil, Vêtements confectionnés et sur mesure, pour Hommes, Jeunes Gens et Enfants, Chapellerie, Modes, Chaussures, Parapluies, Ombrelles et En-Cas, Cannes, Horlogerie, Bijouterie, Bronzes, Suspensions, Couverts, Glaces, Literie, Meubles, Pianos, Tapis en tous genres, Ameublements, Couvertures, Matelas, Edredons, Oreillers, Traversins, Voitures d'enfants de tous systèmes, Fourneaux et Appareils de chauffage, armes de luxe et de précision, etc., etc.

Réparations d'Horlogerie, Bijouterie, Joaillerie, Bronzes, Dorure, Argenture, Nickelage. — Prix exceptionnel de bon marché, Réparations garanties

CONDITIONS DE VENTE		CONDITIONS DE PAIEMENT	
Pour 2 francs de versement, on livre pour	15 francs	L'achat de 15 et 25 francs se paie 4 fr. par semaine.	L'achat de 100 francs se paie 4 fr. par semaine
— 5 — — — — —	25 — — — — —	— 50 — — — — —	150 — — — — —
— 10 — — — — —	50 — — — — —	— 75 — — — — —	200 — — — — —
— 15 — — — — —	75 — — — — —		

Bien que vendant aux mêmes prix que les premières Maisons de comptant, les Magasins A LA FRANCE MODERNE, pour prouver la puissance de leur organisation, feront un rabais de 5 0/0 sur tout achat au comptant.

Entrée des Magasins étant entièrement libre, nous invitons vivement les personnes désireuses d'entrer en relations avec la Maison, à venir se renseigner avant d'acheter.

Toutes réclamations, échanges, etc., devront être faits dans le délai de 48 heures. — Pour les inscriptions et renseignements, s'adresser aux bureaux, rue de la Bourse, 6, au premier, au-dessus de l'entresol. — Magasins et Bureaux ouverts de huit heures du matin à huit heures du soir, Dimanches et Fêtes, jusqu'à midi. — Toutes les Marchandises sont marquées en chiffres connus.

AUX ARCHERS

SAISON D'HIVER

CHAUSSURES HAUTE NOUVEAUTÉ

Pour Hommes, Dames, Fillettes & Enfants

PANTOUFLES ET MULES SATIN CAPITONNÉES

8, Rue Saint-Dominique, 8

LYON



Chez tous les Coiffeurs

LE

CAPILLOPHILE

Régénérateur infailible des Cheveux et de leur couleur

EMPLOYEZ-LE AVEC CONFIANCE

Si vos cheveux tombent.
Si vos cheveux grisonnent.
Si vous avez des pellicules.
Si vous avez des démangeaisons.
Si vous voulez faire revenir les cheveux tombés.

Si vous voulez avoir une chevelure belle, longue, soyeuse et abondante.

AU CAPRICE

39, rue de l'Hôtel-de-Ville

MANTEAUX IMPERMÉABLES POUR DAMES de toutes tailles

Prix unique : 14 f. 95

Cette maison est la seule qui offre en Soirées, Rubans et Passementeries de vraies occasions à des

PRIX EXCEPTIONNELS

ON ACHETERAIT DANS LE CENTRE

PETIT CAFÉ

ayant Clientèle choisie

S'adresser, 3, rue Palais-Grillet, au 1^{er}.

CHLOROSE ET LEUCORRÉE

PERTES BLANCHES

guéries rapidement par l'emploi de l'ELIXIR AMÉRICAIN au robinia, composé du Dr Villaroto de Guatemala. — Dépôt dans toutes les pharmacies et à Lyon, pharmacie LAVOCAT, 42, rue Ferrandière, et à Paris pharmacie Moppert, 51, rue du Temple. — Prix du flacon, 4 francs.

LA REVUE MODERNE

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

Nous recevons la 35^e livraison de l'intéressante publication la Revue Moderne, et nous sommes heureux de signaler à nos lecteurs les articles les plus importants que nous y remarquons.

Tout d'abord, l'ALLEMAGNE, par Paul Cassard, une solide étude sur le pays d'outre-Rhin, dans laquelle celui-ci est apprécié à sa juste valeur; puis un article de ce styliste puissant, Léon Cladel, sur Benoit Malon; enfin d'ill^{re} Buffenoir, l'Avenir de la République, qui est une des belles pages politiques du Recueil.

Des vers de Maurice Boucher; une étude sur le poète Jean Rameau; des poésies de Jean Lorrain, Martial Ténéo; une étude critique de la dernière pièce de Jean Richepin, Monsieur Scapin; une spirituelle Chronique Parisienne, de M. Alcide Béryne; un article consciencieux sur les Mensonges conventionnels, de Max Mordan, par Edmond Thiaudière; un Mois littéraire très complet, et une Chronique de Mode terminant le numéro.

La Revue moderne paraît le 20 de chaque mois avec 80 pages de texte. Nous la recommandons chaudement.

Prix du numéro, 1 fr. — Abonnements : six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.

PARIS : 35, rue du Département.

LYON : 24, rue de Marseille.

AVIS aux Désespérés!!!

CONSULTATIONS

sur toutes Maladies

A LA

CLINIQUE MÉDICALE

Rue Cuvier, 11

— LYON-BROTTEAUX —

Guérison radicale et surtout sans mercure des affections secrètes et de Matrice.

TRAITEMENT SÉRIEUX

CABINET DU DOCTEUR : De 11 heures à 3 heures et de 7 heures à 9 heures du soir. — Gratuit, les mardis et samedis, de 6 à 9 heures.

CORRESPONDANCE

M^{ME} MULHER

AVENIR PAR LES CARTES

POSSEDE VRAI SOMNAMBULE

LYON, Avenue de Saxe, 107

CORRESPONDANCE

BATEAUX A VAPEUR

LES

PARISIENS

SERVICE

LYON-MACON-CHALON

TOUTE L'ANNÉE

DÉPARTS de LYON	Lundi	A 7 heures du matin.
	Mercredi	Ponton Saint-Antoine, sur la Saône.
	Vendredi	
DÉPARTS de CHALON	Mardi	A 7 heures du matin.
	Jeudi	
	Samedi	

GRAND CAFÉ PERRIN

2, Place de la Charité, 2

ANCIENNE BRASSERIE HENRI

CONSOMMATIONS DE PREMIER CHOIX

JAMBONS, SAUCISSONS, VIANDES FROIDES

GRAND ÉTABLISSEMENT HYDROTHERAPIQUE

29, — Rue du Plat, — 29

Nouvelle installation de **BAINS ORDINAIRES** ne laissant rien à désirer

Cet établissement modèle se recommande par le confortable de ses cabines chauffées. — Pulvérisation et inhalation pour les affections respiratoires.

DOUCHES SULFUREUSES — SALLE DE CONSOMMATION

Pédicure attaché à l'Établissement

CHEMINS DE FER DE L'EST DE LYON

SERVICE D'HIVER

à dater du 3 novembre 1886

Départs de Lyon-Est : matin, 6 h. 50, 9 h. 55 — soir, 2 h. et 6 h.

Départs de St-Genix-d'Aoste : matin, 6 h., 10 h. 17
soir, 2 h. 59, 5 h. 10.

Départs de Montaliou : matin, 6 h., 10 h. 15 — soir, 4 h. 50.

SERVICE DES CORRESPONDANCES

A PONT-DE-CHÉRY pour LA BALME (Grottes de)

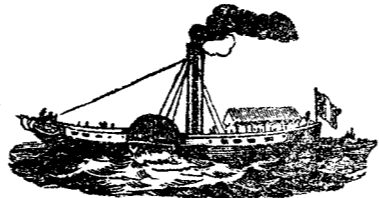
A TREPT pour ST-CHEF et VIGNIEU

A ST-GENIX-D'AOSTE pour PONT-DE-BEAUVOISIN et YENNE

Cie Rhône & Méditerranée

BATEAUX A VAPEUR

GLADIATEUR



Service d'Hiver

A DATER DU 16 OCTOBRE 1886

Départ de Lyon pour Valence et Avignon, tous les **Samedis à 6 h.** du matin.

Départ de Lyon pour Valence tous les **mercredis à 9 h.** du matin.

Départ d'Avignon pour Valence et Lyon tous les **dimanches à 5 h.** du matin.

Départ de Valence pour Lyon, les **lundis et jeudis à 5 h.** du matin.

Desservant tous les ports intermédiaires.

Renseignements et port d'embarquement : Quai de la Charité, au Ponton

COMPAGNIE DU CHEMIN DE FER DE FOURVIÈRE & OUEST-LYONNAIS

Ligne de Lyon-Saint-Just à Vaugneray.

MARCHE DES TRAINS

à dater du 1^{er} Juillet 1886

ALLER — LYON-ST-JUST A VAUGNERAY

RETOUR — VAUGNERAY A LYON-ST-JUST

	mat.	mat.	mat.	soir.	soir.	soir.	soir.	soir.	
LYON-ST-JUST... dép.	5.50	8.30	11.00	2.00	4.45	6.15	8.15	10.15	
Masses-P.-du-Jour (halte)	5.56	8.36	11.06	2.06	4.51	6.21	8.21	10.21	
La Demi-Lune.....	6.01	8.41	11.11	2.11	4.56	6.26	8.26	10.27	
Alai-Francheville.....	6.06	8.46	11.16	2.16	5.01	6.31	8.31		
La Tourette (halte)...	6.13	8.53	11.23	2.23	5.08	6.38	8.38		
Craponne.....	6.17	8.57	11.27	2.27	5.12	6.42	8.42		
Grézieux-la-Varenne...	6.24	9.04	11.34	2.34	»	6.49	8.49		
VAUGNERAY... arr.	6.39	9.10	11.40	2.40	»	6.55	8.55		

LYON S'AMUSE

Journal Littéraire, Satirique et Mondain

Se trouve chez tous les Libraires, Marchands de Journaux et dans tous les Kiosques.

VENTE EN GROS CHEZ M. ÉVRARD, RUE DES ARCHERS, 17